

Danser avec la vie

Pasteur Jean-Nicolas Fell

1^e séance : La Fête des récoltes / La gratitude

Mesdames, Messieurs,

le parcours que nous commençons ce soir n'a pas pour but de donner une marche à suivre, des recettes, un mode d'emploi. Il ne s'agit pas de fermer, mais d'ouvrir. Sortir des ornières. Découvrir d'autres paysages. Découvrir que l'on peut habiter autrement notre quotidien. Que l'on peut habiter autrement cette terre, avec une autre relation à tout ce qui nous entoure.

« Danser »

J'ai intitulé ce parcours : « Danser avec la vie ».

Il y a tout d'abord cette image de la danse. Une danse à deux, bien sûr, comme la valse. Un jeu d'attention, d'adaptation l'un à l'autre, avec aussi des impulsions que l'on amène, en veillant à ce que l'autre puisse les intégrer. Ne pas être passif, mais ne pas brusquer. Être disponible, à l'écoute, mais en n'ayant pas peur d'exister, et d'avoir des initiatives.

« Danser avec la vie »

Et c'est avec la vie qu'il faut danser. En d'autres mots, la vie comme un partenaire qui a sa densité. Non pas juste un fonctionnement avec des conditions favorables : pas de pollution, une température agréable. Mais aussi un contenu. Pas seulement une machine qui tourne.

L'artiste et naturaliste genevois Robert Hainard disait que le monde est plein. Ce n'est pas une page blanche que l'on aurait à remplir avec nos idées, nos projets. Il y a quelque chose qui est déjà et qui est précieux, qu'il est bon de prendre en compte.

La vie, c'est un peu la même chose. Ce n'est pas notre projet. Tant de dimensions sont là que nous n'avons pas choisies, que nous n'avons pas planifiées et qui sont belles. Et il vaut la peine de les connaître, de les habiter, de les approfondir.

On parle beaucoup de biodiversité : toutes les formes que prend la vie animale et végétale. Notre vie a aussi sa biodiversité et il serait dommage de ne préserver que le métro-boulot-dodo, et les heures à surfer sur Internet.

Cette biodiversité de notre vie est le pendant de la biodiversité qui nous entoure. La renforcer, c'est aussi intensifier nos interactions, nos relations au vivant autour de nous. De telle façon qu'il ne soit plus possible d'envisager sa vie avec tout le reste autour.

Certains voient l'écologie sur le mode de la survie : sauver sa peau. D'autres ne voient que des questions d'intendance, des problèmes techniques qui peuvent sous-traités à des bureaux d'ingénieurs. Mais l'écologie, c'est voir plus large : comprendre la vie dans toute sa richesse et sa profondeur, la développer dans toutes ses dimensions, et ne pas se contenter juste de sauver ce qui peut encore l'être.

Il est important de le voir : on peut vivre très intensément et très pleinement sans forcément brutaliser le reste du vivant. Passer sans cesse d'un avion à un autre n'est pas forcément l'horizon le plus désirable qui soit. Mieux vaut une autre approche : juste faire le pas, en mettant nos idées et nos projets entre parenthèses, pour répondre à l'invitation de la vie. Et danser avec elle.

« ... au rythme des fêtes et des saisons »

Les générations qui nous ont précédés ne disposaient pas de nos moyens techniques et technologiques qui permettent de percer les montagnes, de détourner les rivières, d'arracher à la terre tout ce dont nous avons besoin, ou plutôt envie.

Alors plutôt que des rêves de grandeur infinie, ces générations ont développé une sagesse : c'est-à-dire des chemins qui permettent d'habiter ce monde de façon durable. Un modus vivendi qui permet aux deux partenaires de trouver leur compte.

Les fêtes qui balisent l'année sont le rappel de ces chemins, et aussi une pédagogie pour leur donner corps dans notre vie. Et c'est pour quoi il vaut la peine de s'y arrêter, de méditer ces fêtes et ce qu'elles mettent en

mouvement, pour ainsi cesser de rêver d'un monde parfait, d'une vie idéale, mais danser aujourd'hui avec ce monde qui nous entoure et qui est le vrai lieu de notre existence.

Le but n'est ***pas de répéter des formules du passé***, de restaurer un modèle qui s'est peu à peu effacé. Il s'agit de retrouver un esprit, une source. Non pas se bloquer sur des formulations et des gestes précis qu'il faudrait juste répéter. Mais s'inspirer de ce qui a été vécu, pour retrouver l'élan qui portait cela, ce geste intérieur qui peut donner forme à notre vie. Ouvrir de nouveaux chemins. Faire vibrer de nouvelles potentialités.

Fête des récoltes

Pour notre première halte en ce début octobre, c'est ce que l'on appelle le culte des récoltes qui servira de base à notre méditation.

Il ne s'agit pas d'une fête bien définie, avec une date précise. Mais bien des paroisses de notre Église ont une telle célébration à l'automne. Et c'est le cas également dans d'autres pays, par exemple chez les protestants tchèques que je connais bien.

L'automne est le moment des vendanges, mais aussi de la récolte de différents fruits. Le sens de la fête est évident. La terre donne ses fruits. Et nous, nous en vivons.

De tous temps les moissons et les vendanges ont été des temps forts de l'année, avec des rites et des réjouissances. Déjà parce que c'est l'aboutissement d'une année de travail.

Mais en même temps, les récoltes, c'est quelque chose de plus fort que l'inauguration d'un bâtiment ou le lancement d'un bateau. Parce qu'une bonne partie du processus nous échappe.

Ce n'est pas nous qui avons créé les arbres et les plantes dont nous nous nourrissons. Et nous ne maîtrisons pas les questions de pluie, de chaleur, de froid, d'ensoleillement qui permettent aux différentes plantes de s'épanouir et de donner du fruit. On le sait bien : quelques minutes de grêle, ou bien du gel au mauvais moment, et toute une récolte peut être perdue.

Manger

Ce que l'on célèbre aux différentes Fêtes des récoltes et des vendanges, c'est une relation à la nature qui est fondamentale pour nous. En effet, ce qui est mis en valeur à ce moment, c'est le geste que nous répétons quotidiennement de nous alimenter, d'absorber de la nourriture. Quelque chose de trivial, mais aussi d'essentiel. Car c'est cette nourriture qui nous permet d'être en vie.

Et cette nourriture a une origine bien définie. Il ne s'agit pas d'un produit artificiel, mis au point par des scientifiques dans des laboratoires, et fabriqué ensuite massivement dans des usines. Les visions futuristes des années 70 qui nous voyaient prendre des repas constitués juste de pilules sont restées des fantasmes et ne sont pas devenues réalité

Non, notre nourriture est un produit de la vie, de la nature. Les fruits, les légumes sont des êtres vivants qui se développent à leur rythme, selon un processus que nous, les humains, nous pouvons accompagner par différents gestes, mais qui n'est pas entre nos mains ; dont nous ne maîtrisons pas tous les tenants et les aboutissants, même si souvent nous le croyons.

La fête des récoltes nous rappelle donc que nous sommes des êtres qui ont besoin d'absorber de la nourriture. Manger, pour beaucoup de gens, c'est avant tout une nécessité physiologique, moins gênante que d'autres, bien sûr, mais qui ne constitue pas notre grande fierté. Si la gastronomie est un art, c'est justement parce qu'elle occulte cette nécessité, ne gardant de la nourriture que le plaisir des papilles, et fermant les yeux sur tout ce qui se passe après le passage en bouche. La digestion est un processus que l'on s'efforce plutôt d'oublier, même s'il se rappelle parfois à nous par diverses difficultés.

Oui, si nous mangeons, ou plutôt si nous devons manger, si nous n'avons pas le choix et devons passer chaque jour par cette activité, c'est parce que nous sommes un corps. Nous ne sommes pas qu'une intelligence, une sorte de grand programme informatique totalement virtuel. Nous sommes aussi quelque chose de matériel, quelque chose de vivant, quelque chose qui se renouvelle jour après jour, quelque chose qui doit se renouveler chaque jour.

Certaines personnes voient la nourriture comme une sorte de carburant ou de combustible qui nous permet de fonctionner. Juste de l'énergie et rien d'autre. C'est cette vision qui transparaît par exemple dans l'attention portée aux calories, ou aux kilojoules.

Mais ce regard est incroyablement réducteur. Car, en réalité, ce que nous mangeons, c'est aussi ce qui va constituer notre corps. Vous le savez peut-être : notre corps se renouvelle en permanence, à tel point qu'en sept ans, il ne reste plus rien d'ancien. Et cela ne concerne pas que nos muscles, mais aussi notre squelette, nos os. Et le matériau pour cela, il vient de ce que nous mangeons.

On a donc bien raison de dire : « On est ce qu'on mange ». Il y a une relation très forte, et aussi très intime, entre qui nous sommes et ce que nous absorbons. La nourriture ne fait pas que transiter par notre système digestif. Elle n'est pas juste brûlée comme l'essence dans le moteur de nos voitures. Non, la nourriture que nous absorbons se transforme aussi pour devenir les tissus de notre corps, nos muscles, la chair de nos organes.

Ce que nous mangeons n'est pas d'une tout autre catégorie que nous. Il s'agit des mêmes éléments, de la même structure, de la même vie. Les plantes, les animaux et nous, nous sommes parents.

Vous le voyez : manger, c'est un geste quotidien, un geste d'une grande banalité, auquel on ne prête que rarement une grande attention ; et en même temps c'est quelque chose d'essentiel qui nous construit, qui nous définit.

Alors comment en prendre la pleine mesure ?

Gratitude

C'est là qu'il faut revenir au culte des récoltes. Nous avons dit quel en était le thème. Mais nous n'avons pas dit comment il était traité. En fait, le culte des récoltes est un culte d'action de grâces, c'est-à-dire de reconnaissance, de gratitude.

La nourriture, ce n'est pas quelque chose de neutre, que l'on absorbe comme ça en passant. La nourriture qui naît de la terre, c'est quelque chose de beau, de bon, de précieux, et il faut donc l'accueillir comme telle.

Recevoir ainsi ma vie comme le fruit d'une générosité dont je bénéficie et sur laquelle je n'ai pas prise.

Le rituel est là comme un seuil pour entrer dans quelque chose et y mettre pleinement présent. Dans les maisons juives, à chaque porte, il y a une mezouza, un petit étui contenant un verset biblique rappelant la présence et la bonté de Dieu. Et le Juif, au moment d'entrer, touche la mezouza, puis baise la main qui a touché la mezouza. La pièce dans laquelle il entre n'est pas neutre, mais habitée par la bonté de Dieu à laquelle il a à répondre.

Les rituels liés directement aux récoltes comprennent habituellement une limite au début et à la fin. Les premières gerbes ou grappes récoltées sont offertes lors d'une cérémonie pour les rendre à Celui de qui tout vient. Et à l'autre bout, on laissera quelques plants, quelques grappes non touchées, pour permettre aux pauvres d'avoir de quoi vivre, et aussi pour reconnaître que notre appétit n'est pas tout et que la plante a aussi le droit d'exister pour elle-même.

Au cœur des ces rituels, il y a la question de la relation. C'est aussi ce qui est présent dans les cultes d'action de grâce. Parler de reconnaissance ou de gratitude le met bien en valeur. Mais, en même temps, ces mots peuvent aussi être piégeant. Cette impression que l'important, c'est d'être poli, de dire merci. Quelque chose de purement formel. C'est d'ailleurs le danger des rites, des fêtes : on garde le geste, mais on ne sait plus pourquoi on le fait. On est alors tenté de rejeter ce qui n'est qu'une coquille vide. Et d'ailleurs, c'est ce que l'on a fait. On a gardé le nom qui est dans le calendrier. Mais on ne sait plus vraiment à quoi cela renvoie. Et encore moins comment on devrait le fêter.

Il y a pourtant un autre chemin qui est possible. Redonner du contenu, de la vie, à ces fêtes. Retrouver la source vivante qui est à leur origine. Ainsi, la reconnaissance, la gratitude, ce n'est pas juste une formule de politesse. Et c'est aussi plus qu'un simple mouvement du cœur. Pour qu'il y ait vraiment de la gratitude, de la reconnaissance, il convient tout d'abord d'apprécier en profondeur ce qui nous est donné. Prendre la mesure de ce qui nous est donné. Et le savourer. Le laisser nous réjouir.

Le goût des fruits, de la nourriture, bien sûr. Mais aussi tout le processus qui a abouti à ces fruits, à cette nourriture. Le développement des plantes

dans la terre. L'eau qui irrigue et apporte des minéraux. Le soleil dont la lumière est transformée par la photosynthèse en tissus et en vie. Le travail des hommes aussi qui cultivent la terre, qui cueillent et récoltent. Et notre corps qui en est non seulement fortifié, mais aussi renouvelé. Oui, c'est aussi tout cela qui se joue dans une bouchée. C'est ce miracle, cette merveille, qui fait jaillir notre gratitude, notre reconnaissance.

Un auteur tchèque a mené des entretiens avec des personnes vivant en marge de la société, des excentriques pourrait-on dire, avec souvent une sensibilité intense. Une femme dans la quarantaine dit ceci :

« Pour moi, un des aliments de base est le chocolat. Quand j'en mange, je ressens le cacao qui a poussé quelque part, qui a été récolté par quelqu'un et qui a dû parcourir une grande distance jusqu'à nous. Je ressens de la gratitude pour chaque bouchée, ou au moins je m'efforce de la ressentir. Je suis ainsi plus consciente de la valeur de la nourriture, je ne veux pas manger de façon vide. Quand je prépare le repas, quand je coupe une pomme de terre et la fait cuire, chacun de mes touchers est autant que faire se peut un toucher de gratitude. Et cela ne vaut pas que pour la nourriture. Le contact avec l'environnement globalement. Toucher et se mélanger avec tout, aussi avec l'air... Tant que c'est possible, je marche dehors pieds nus. Mais même à travers des semelles j'essaie de percevoir la terre. Mes pieds aussi expriment de la gratitude et sont conscients que ce n'est pas une évidence que je marche sur un bout d'herbe, que je puisse être avec tout cela. Qu'ainsi chaque pas soit un pas plein de gratitude. »

(Ales Palan : Jak v nebi, jenze jinak, p. 384)

Prendre conscience : quelque chose d'essentiel ! Mais il faut bien comprendre ce que cela veut dire. Ne pas en rester juste au cérébral, à la théorie, à la connaissance abstraite. Mais aller plus loin et s'appuyer sur cette connaissance pour vivre une relation. Prendre conscience, pour goûter ensuite ce dont on a pris conscience, le déguster, le savourer. Savourer l'énergie de la terre qui me parvient avec la plante. Savourer le travail et le soin du paysan qui a cultivé ces fruits. Savourer toutes ces réalités qui sont comme cristallisées dans la nourriture et qui portent ma vie. Oui, tous ces liens que je ne vois pas et qui me tissent pourtant.

Évidemment, cette prise de conscience est loin d'être facile. Déjà tout simplement parce que l'on ne connaît pas toujours la provenance de notre

nourriture, ou même de quels ingrédients sont composés les plats. La dimension de convivialité a aussi été tellement mise en avant que, lorsque l'on se met à table, les échanges et la discussion prennent le pas sur le simple fait de manger. Encore faut-il encore que l'on se mette à table : combien de fois se nourrit-on sur le pouce entre deux activités, ou même en faisant autre chose.

C'est là qu'il est bon de retrouver la dimension du rituel, qui est comme un seuil sur lequel on s'arrête pour entrer consciemment dans quelque chose d'autre. Vivre chaque bouchée comme un moment de gratitude et de communion avec la vie comme le fait cette femme dont il a été question, c'est très riche bien sûr, mais c'est aussi très exigeant. On n'a pas forcément le temps et l'énergie. Alors peut-être pas chaque bouchée, mais la première. Oui, mettre à part cette première bouchée, et en faire un temps d'arrêt pour reprendre conscience de ce que tout ce qui est impliqué dans cette prise de nourriture. Tout ce qui a été mis en jeu pour que ce moment ait lieu.

Rapport à la nourriture/Rapport à la vie

Deux citations montrent bien ce qui se joue là. La première est d'un auteur italien, Achille Rossi. Il dit ceci :

« Les enfants de McDonalds sont en train de perdre conscience du fait que la nourriture est don des autres, de Dieu comme l'énonce certaine culture, et réduisent l'acte de manger à un pur geste de survie. Il suffit d'observer comment mangent les jeunes générations pour noter l'agressivité et la violence qu'ils projettent sur la nourriture. Il n'est pas surprenant que boulimie et anorexie soient devenues des maladies de notre époque. »

Eh oui, manger peut-être aussi vécu comme un acte de prédation. On s'empare de la nourriture comme si c'était une denrée rare qui risquait de manquer. Il y a cette vision que je dois m'imposer par la force, que personne ne me fera de cadeau, que ma place n'est pas assurée sur terre, que je dois me battre pour avoir le droit de vivre, et que jusqu'au bout je serai en concurrence avec les autres qui n'ont qu'une seule envie : m'éliminer. Alors prendre le maximum que l'on peut. Pour avoir les forces de tenir encore un moment, d'affronter cette vie si difficile.

Cet imaginaire est bien présent parmi nos contemporains, plus qu'on le croit. Peut-être pas la peur de manquer de nourriture : non seulement dans nos pays, mais dans le monde entier, on meurt plus d'obésité que de faim. Mais ce sentiment que l'on est en butte, si ce n'est à une hostilité, en tout cas à une indifférence foncière. Que l'on n'est pas les bienvenus.

La gratitude, c'est voir le monde et la vie, non pas comme des milieux hostiles où je dois m'imposer, mais comme une bonté fondamentale qui porte mon existence : la terre qui donne sa force aux légumes et aux fruits, la nourriture si adaptée à ma personne qu'elle vient renforcer et tisser ma chair et mes organes. Non pas la peur et l'agressivité. Mais la confiance.

En conclusion des entretiens qu'il a menés avec ces excentriques en marge de la société, l'auteur dont je vous ai parlé a mis en évidence quelques traits forts qu'il a retrouvés d'une personne à l'autre et qui l'ont marqué. On pourrait dire : des morales. L'une d'entre elles dit ceci :

« Il y a un remède universel à la peur, à la douleur et à la tristesse.

C'est la gratitude/la reconnaissance. »

Oui, sentir qu'une bonté s'offre à nous, que la vie est comme bien attentionnée à notre égard, qu'elle n'est pas froide, qu'elle n'est pas hostile, qu'elle n'est pas indifférente, mais qu'elle nous veut du bien, et même mieux, qu'elle nous fait du bien, cela donne des forces pour affronter les difficultés et ne pas se sentir débordé par elles.

Les moines zen disent qu'ils ne prennent pas la nourriture, mais qu'ils la laissent venir jusqu'à eux ou qu'ils la reçoivent. La nourriture comme un geste de la vie à notre égard, une attention.

Quel regard portons-nous sur la vie

Et c'est là une des questions fondamentales en lien avec l'écologie : quel regard portons-nous sur la vie ? On peut ne voir autour de soi que des menaces qu'il faut s'efforcer de contenir. Être tenaillé par la peur puisque tout se ligue contre nous sur cette planète. Voir l'humanité et la nature comme deux ennemis irréconciliables pris dans une lutte à la vie, à la mort. Ainsi, toutes les mesures que l'on prend pour le climat, c'est juste pour éviter une catastrophe trop massive - puisque de toute façon,

catastrophe il y aura ! – et ainsi éviter d’être complètement balayés, être complètement détruits.

C’est un autre état d’esprit qui porte celui qui savoure vraiment la vie, dans la gratitude et l’émerveillement. Lui, il n’a pas besoin qu’on lui fasse peur pour qu’il se modère. Une simple pomme le comble. Parce que, pour lui, ce fruit, ce n’est pas juste un certain nombre de calories, une dose de sucre avec aussi quelques fibres. Pour lui, cette simple pomme, c’est une communion avec la vie, avec toute la vie, qui vient de très loin. Cette vie qui est non seulement bonne, mais qui est aussi bonne à notre égard. Non pas un espace anonyme ou hostile où il faut faire sa place. Mais une attention, une vraie bienveillance envers nous. Un grand mouvement de bonté dans lequel nous sommes pris, qui nous porte, et que nous sommes invités à prolonger.

Les rituels du repas varient. On peut avoir l’impression qu’ils s’opposent. Mais peut-être se complètent-ils. Dans certaines cultures, il faut absolument finir son assiette : ne pas gaspiller le don qui nous est fait, mais l’apprécier à sa juste valeur. Dans d’autres cultures au contraire, il faut toujours laisser un petit quelque chose : montrer que l’on a eu assez, ou, pour l’interpréter autrement, mettre une limite à sa faim, qui ne saurait être le critère ultime, sinon on devient incapable de recevoir le don. Je l’ai dit : les récoltes ritualisées mettent à part les premières gerbes qui sont offertes dans un geste religieux, tout en laissant quelque chose dans le champ, pour les pauvres, pour les animaux, ou pour le renouvellement de la terre. Notre appétit ne saurait être le critère ultime.

La Fête des récoltes est souvent l’occasion d’une collecte de denrées alimentaires pour les plus démunis. Pour reprendre une parole de Jésus, le Christ : « Nous avons reçu gratuitement. Et nous pouvons donner gratuitement. » La générosité est un geste de confiance. En donnant, on ne va pas à contre-courant. On suit au contraire la logique de la vie.

Voici deux exemples de cette ouverture du repas sur une dimension de don qui se font écho par-delà une grande distance géographique et culturelle. Tout d’abord dans le livre de Vladimir Arséniev *Dersou Ouzala*, la réaction de ce chasseur nomade de Sibérie :

« Dans la soirée, je notai dans mon journal mes observations, pendant que Dersou rôtiissait à la broche la chair de l’élan. Au cours de notre souper, je

jetai au bûcher un morceau de cette viande. Le Gold s'en aperçut et s'empressa de le retirer du feu pour le lancer de côté. « Pourquoi jettes-tu de la viande au feu ? me demanda-t-il d'un ton mécontent. Comment peut-on la brûler sans motif ? Nous partirons demain, mais d'autres hommes viendront ici et voudront manger. Or la viande jetée au feu sera perdue. » « Qui donc va venir par ici ? » lui demandai-je à mon tour. « Mais voyons ! fit-il tout étonné. Il viendra un raton, un blaireau ou une corneille ; à défaut de corneille, une souris ou, enfin, une fourmi. La taïga pullule d'homme. » Cette foi, je me rendis compte que Dersou pensait non seulement aux humains, mais aux animaux, même à d'aussi infimes bêtes que les fourmis. Aimant la taïga et tout ce qui la peuplait, il en prenait soin autant qu'il pouvait. »

Et ensuite la *Grand-maman* de Bozena Nemcova, incarnation de la campagnarde tchèque : « *Le moindre morceau de pain, voire de croûte, que les enfants ne mangeaient pas et qui restait sur la table, grand-mère le mettait dans son escarcelle. S'ils venaient à passer près de l'eau, elle en jetait aux poissons, lorsqu'elle se promenait avec les enfants, elle en donnait aux fourmis ou aux oiseaux de la forêt, en bref elle ne gâchait jamais la moindre bouchée et faisait toujours cette admonestation : « Respectez le don de Dieu, sans lui le mal règne et qui ne sait pas le respecter, celui-là, Dieu le punit sévèrement. » »*

Dans les deux cas, ma satiété n'est pas le but ultime. Le don m'est fait pour que cela circule. Je n'ai pas à tout capter pour moi, mais à faire passer plus loin. Sortir d'une vision du rendement maximum, d'une efficacité parfaite, où l'on optimise tous les processus. Redécouvrir aussi l'importance des seuils, des lisières, des friches, des marges : ne pas tout exploiter, mais laisser vivre, en n'ayant pas peur de partager aussi avec ce qui n'entre pas dans nos calculs, ce qui ne nous rapporte pas.

Conclusion

La Fête des récoltes nous ramène à la dimension physique de notre existence : nous ne sommes pas qu'un esprit, une intelligence, nous sommes tout autant un corps.

Et ce corps n'est pas un bloc inerte, ce corps grouille de vie, de processus en tout genre, une symbiose avec des milliards de bactéries, en

interaction avec le monde qui l'entoure, puisqu'il a besoin d'oxygène et de nourriture pour fonctionner et se renouveler.

Et cette nourriture n'est pas d'un autre ordre. Elle appartient comme nous au vivant. Et elle est composée selon le même principe avec des cellules, et les mêmes éléments.

Il y a une parenté entre ce que nous sommes et ce que nous mangeons. Et c'est ainsi que ce que nous mangeons peut nous permettre d'être ce que nous sommes.

La nature et nous, c'est le même mouvement, c'est la même origine. Et c'est ainsi que la Fête des récoltes nous renvoie au Créateur qui porte notre vie et qui porte aussi celle des différentes plantes dont nous nourrissons.

Une bonté porte notre vie. Et il est bon d'en prendre conscience. Et non seulement d'en prendre conscience, mais de la savourer. Une même chair.

Merci de votre attention !

Questions en vue d'une discussion

J'aimerais maintenant vous demander de prendre un moment pour réfléchir avec vos voisins, en petits groupes, à cette question de rituels.

Il y aurait la question des récoltes. Comment vivre quelque chose d'un rituel, non plus uniquement au moment des récoltes auxquelles la plupart d'entre nous ne prend pas part (même s'il ne serait pas mauvais de reprendre conscience de ce qui se passe dans la campagne autour de nous !!!), mais lors de cette récolte que sont les courses pour nous. Rituel dans le magasin au moment de prendre les marchandises, ou à la maison au moment de les déballer. Au moins se poser la question.

Mais peut-être est-il plus simple de penser à la question du repas. Puisque nous avons une plus grande expérience de rituels à ces moments. Alors quels rituels avons-nous vécu ou pratiquons-nous ? De quels autres rituels avons-nous connaissance ? Quels rituels pourrait-on imaginer ?

Enfin, j'ai lu cet été un livre sur le mouvement Loubavitch. Ce mouvement, pour redynamiser la pratique de la foi juive chez des Juifs complètement sécularisés, a fait des campagnes qui ont porté beaucoup de fruits autour des rituels. On donnait aux gens des bougeoirs pour allumer les lumières du sabbat, ou on installait une Ménorah géante sur une place pour l'allumer à la fête de Chanukah. Et les gens se prenaient au jeu. Juste un petit geste qui donnait envie d'en savoir plus, d'aller plus loin.

Alors quel petit geste pourrait-on essayer de répandre pour mettre en valeur cette attitude de reconnaissance/gratitude au moment de prendre le repas ? Quelque chose qui puisse se vivre de façon collective, dans la famille, mais peut-être aussi entre collègues qui pique-niquent au bureau.

Attention : un rituel est là pour entrer dans l'activité qui reste centrale ; il est là pour nous aider à vivre cette activité, pas pour la remplacer ou lui rajouter autre chose,

[Idée pour la récolte : récolte hyper-ritualisée (arrêt à chaque plant que l'on cueille avec temps de silence), suivi d'un moment de cuisine à nouveau hyper-ritualisé, suivi d'un temps de repas hyper-ritualisé au début et à la fin, puis geste de reconnaissance envers la terre (arrosage ou engraisage symbolique).]